

LE PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.772 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - MERCREDI 21 OCTOBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. - Réclames : 2.75. - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 21, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 5, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 9 Mois 6 Mois Un An
et Basses-Alpes..... 5 fr. 3 fr. 17 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 4 fr. 18 fr.
Union postale..... 8 fr. 6 fr. 20 fr.
Etranger (Union postale)..... 10 fr. 8 fr. 22 fr.
Les Abonnements partent du 1^{er} et 16 de chaque mois
Us sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Leur Façon de Mourir

Nous disions hier de quelle magnifique façon nos officiers et nos soldats savent mourir. Mais la façon dont ils meurent est peut-être plus magnifique encore. Et on nous a déjà donné quelques récits de morts héroïques qui portent la gloire de nos admirables armées plus haut que ne s'éleva jamais la gloire des plus illustres armées d'autrefois.

Ceux qui se battent pour la France meurent avec un héroïsme tout ensemble tranquille et sublime. Ils meurent sans peur comme sans faiblesse, dans la belle sérénité du sacrifice librement consenti. Ils meurent heureux d'offrir à la Patrie leur pensée suprême en même temps que leur dernier soupir.

Pour tout dire d'un mot, ils meurent à la française.

Il y a quelques jours, les journaux annonçaient la mort de ce vaillant colonel d'infanterie qui, blessé d'un éclat d'obus devant son régiment, avait vu ses officiers s'empreser autour de lui, mais qui, dominant son affreuse douleur, les avait écartés. « Messieurs, je vous en prie, éloignez-vous... leur avait-il dit. Non, pas ici... ne me soutenez pas... Non, pas devant mon régiment ! » Et malgré qu'il eût les chairs déchiquetées, les muscles rompus, la botte emplie de sang, il était resté debout. Quelques secondes après, un paquet de mitraille lui avait emporté la tête. Le colonel était mort, mais il était mort debout devant son régiment.

Voilà un geste symbolique et qui caractérise éloquentement la façon de mourir des nôtres. Ce colonel voyait venir la mort, mais il tenait à lui faire face. Comme le chevaleresque héros de Rostand, il aurait pu s'écrier :

« Puisqu'elle est en chemin, Je l'attendrai debout, et l'épée à la main.

Et il savait bien qu'il devait fatalement succomber, mais il ne voulait pas que la grande famille du régiment qui se battait derrière lui le vit faiblir. La mort a pu venir à bout de lui ; elle ne l'a pas fait plier. Il est mort debout.

D'autres prétendent encore ajouter à la grandeur de leur héroïsme la coquetterie d'un sourire. Tel ce colonel Douy dont le nom était cité la semaine dernière à l'ordre de l'armée avec cette mention : « Ayant reçu de son général de brigade, dans un moment critique, l'ordre de résister sur place et à outrance à une attaque de l'ennemi dirigée sur un pont, a répondu : « C'est bien, on résistera ; et maintenant, pour moi d'ordre : la souris » ; a été tué quelques instants après par un éclat d'obus à son poste de commandement.

Ainsi, pour ces braves, la souris reste le mot d'ordre jusque devant la mort, et surtout devant la mort : dans quelle autre histoire que la nôtre pourrait-on trouver de pareils traits ?

Nous ignorons si ce colonel cité à l'ordre de l'armée est le même que celui dont nous avons dit qu'il avait voulu mourir debout devant son régiment mais dont on ne nous avait pas révélé le nom. Ce dont nous sommes certain en tout cas, c'est que les officiers et les soldats capables de mourir de cette façon sont en nombre dans nos armées. Chaque jour s'en vont de hardis Français qui savent comment il faut mourir pour que la mort de ceux qui disparaissent serve d'exemple à ceux qui restent.

La mort peut être plus forte qu'eux, mais ils sont plus fiers qu'elle. Et quand sonne l'heure, ils sont prêts. Ils meurent à leur poste, sans baisser ni détourner le regard. Ils meurent la souris sur les lèvres, debout, — à la française.

CAMILLE FERDY.

La Fourberie allemande

En Angleterre, comme en Belgique et en France, ils avaient préparé la guerre dès le temps de paix.

Londres, 20 Octobre.

Le Star rapporte que, dans le courant du mois de juillet 1913, une compagnie, soi-disant belge, entreprit de mystérieux travaux de forage dans un endroit désolé et écarté, formant une espèce de cuvette entre des collines situées à 3 ou 4 kilomètres de Great Missenden.

Une douzaine d'ouvriers dont sept Allemands et un Autrichien (la nationalité des autres n'est pas connue) travaillèrent là, dans le plus grand mystère.

On ne pouvait pénétrer dans ce chantier, qui était entouré de fortes palissades, et dans lequel aucun Anglais n'était admis.

Les travaux durèrent trois mois, après quoi le forage cessa. Les palissades furent abattues, le trou fut bouché et les ouvriers reprirent leurs travaux.

Toute trace du forage effectué avait disparu. On ne vit plus les ouvriers.

Neuf mois plus tard, en juillet 1914, à la veille de la déclaration de guerre, un des ouvriers allemands revint à l'improvise, précédant de voir une jeune fille du pays dont il était amoureux.

Cet Allemand s'installa dans un village situé à 6 kilomètres de la cuvette, où il se fit inscrire comme étranger, mais il fut interné, il y a trois semaines, dans un camp de concentration.

Les habitants du pays, en lisant les manées allemandes en France, aux marais de Saint-Omer, et autour des fortresses de Maubeuge, Namur et Anvers, se rappellent que les Allemands avaient amené sur le terrain où fut effectué le forage de grandes quantités de tuyaux d'assez grandes dimensions qui ne furent jamais remportés, et soupçonnant que

ces tuyaux doivent servir de récipients pour contenir l'essence nécessaire aux moteurs des torpilles, afin de raviter ceux-ci dans le cas d'une attaque de Londres, distant seulement de trente milles.

Étant donné que Bruxelles était le centre de l'espionnage allemand en Angleterre, les habitants sont convaincus que la prétendue Compagnie belge cachait des préparatifs allemands.

L'endroit précis où le forage a été effectué n'a pas encore été retrouvé, mais le ministère de la Guerre paraît avoir pris cette affaire en mains.

La rançon d'Epernay

Un médecin fait restituer aux Allemands les 175.000 francs d'Epernay

Bordeaux, 20 Octobre.

En descendant vers Sézanne et Fère-Champenoise, les troupes allemandes burent, à Epernay, 50.000 bouteilles de champagne et exigèrent une contribution de guerre de 175.000 francs.

Or, après la bataille de la Marne, au cours de la retraite des troupes prussiennes, un prince de l'empire fut grièvement blessé. On le dirigea aussitôt sur Epernay, que gardaient encore quelques troupes allemandes, mais il ne se trouvait dans la ville aucun chirurgien allemand.

L'état-major chercha un chirurgien français. On lui désigna le docteur Véron, connu par sa science et son dévouement.

On lui promit qu'il serait princièrement payé. Il exigea 175.000 francs.

Le soir même, le trésorier de l'armée remettait au maire, en pièces d'or, à l'effigie de Guillaume II, la somme demandée.

Les Pertes Navales

Le gouvernement anglais a protesté contre les bruits suivant lesquels il dissimulerait des pertes ou des désastres navals. Cette protestation n'avait pas lieu d'être, car pour tous ceux qui suivent les faits maritimes de la guerre, la proximité de l'amirauté britannique sur les résultats des rencontres de navires n'a peut-être pas de secrets.

L'Anglais accuse les coups avec une admirable sincérité, non seulement pour ce qui est de ses propres pertes, mais aussi pour celles de l'ennemi ; elle est la première à prévenir des réserves que l'on doit faire relativement à certaines déclarations de mise hors de combat de navires ennemis, et elle ne les admet que comme vraies que lorsqu'elle a pu en quelconque sorte les authentifier. La perte de sous-marins allemands coulés sur la côte d'Écosse ou dans la Baltique, annoncée même d'une source officielle, n'est pas encore enregistrée de l'autre côté de la Manche.

C'est par suite aux nouvelles anglaises qu'il y a lieu de donner le plus de confiance, et c'est par elles qu'on peut établir le plus sûrement la liste des pertes de navires de combat depuis l'ouverture des hostilités. Cette liste ne manque pas d'intérêt, car elle démontre que malgré la conduite plus que prudente et l'absence de toute action des flottes allemande et autrichienne, ce sont elles qui ont subi les pertes les plus sérieuses et diminuant le plus leur valeur militaire.

Voici les pertes de l'Angleterre : Amphion, petit croiseur coulé par une mine. Speedy, canonnière coulée par une mine. Croiseur coulé par une mine ou un sous-marin.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Aboukir, Hogue et Cressy, coulés le 22 septembre par un sous-marin allemand.

Précis, coulé par le croiseur allemand Königsberg.

Hauke, croiseur coulé par un sous-marin. Solt huit bâtiments, dont un seul, l'Amphion, était de construction récente (lançé en 1911). Tous les autres sont des navires de combat, incapables de se présenter dans la mer, non compris ses magnifiques croiseurs auxiliaires qui ont été coulés et qui valaient des millions, sans compter le Cornouan et l'Ulys qui les dépêches donnent comme perdus de combat à l'instar de nos croiseurs.

Les pertes allemandes sont infiniment plus douloureuses pour la flotte de combat. En voici l'énumération : Konigin-Luise, mouille-mines coulé par l'Amphion. Magdeburg, petit croiseur coulé sur la côte russe.

Mainz, Köln et deux contre-torpilleurs coulés dans le combat d'Héligoland. U-15, sous-marin coulé dans la Baltique. Helia, petit croiseur coulé par un sous-marin.

1 contre-torpilleur coulé par un sous-marin. 4 contre-torpilleurs coulés par l'Undine. En résumé, la flotte allemande a perdu 13 navires, non compris ses magnifiques croiseurs auxiliaires qui ont été coulés et qui valaient des millions, sans compter le Cornouan et l'Ulys qui les dépêches donnent comme perdus de combat à l'instar de nos croiseurs.

La mine Diélette, appartenant à M. Thyssen, devrait être mise sous séquestre, par application du décret du 27 septembre, et à raison de sa proximité avec le fort de Cherbourg.

La Société des Hauts-Fourneaux de Caen (Lechatelier Thyssen) avait des contrats avec la maison Thyssen pour la fourniture du minerai et le transport du charbon. Ces contrats tomberont par l'effet du même décret.

Les autres marines ont peu perdu. Pour la flotte autrichienne, les pertes — nous ne parlons que de celles absolument reconnues — se bornent au petit croiseur Zenta, coulé par la flotte française, et au torpilleur 19, coulé par une mine d'Écosse.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

Le croiseur allemand, qui vient de mourir, disait que la flotte allemande attendait avant de livrer combat que la flotte anglaise soit affaiblie de quelques unités. Si elle attend encore, la flotte allemande sera elle-même trop diminuée d'unités pour risquer le combat.

LA GRANDE BATAILLE

Les efforts allemands pour rompre notre ligne sont partout repoussés

Une accalmie règne au centre, mais dans le Nord et sur la Meuse des combats violents sont engagés

Bordeaux, 20 Octobre.

Il convient d'enregistrer un fait nouveau, dont l'importance n'admet pas de doute. Je veux parler de l'intervention de la flotte anglaise, dont les gros canons ont puissamment aidé les Belges à repousser les attaques de l'ennemi contre la ligne de l'Yser.

Voilà une coopération que le soldat, pour ma part, depuis quelques jours, sans vouloir l'avouer.

Elle se produit au moment opportun, et a donné déjà de très appréciables résultats. Notons encore que, par ailleurs, notre avance continue et s'accroît chaque jour un peu plus.

Le reconnaiss qu'elle est lente. Mais il faut faire attention que toute cette région du Nord et du Pas-de-Calais est surpeuplée, que les lieux habités forment en certains points une sorte d'agglomération sans prospect d'inter-valles, et que, par suite, la lutte y prend un caractère particulièrement difficile.

On est obligé, comme on nous le dit, d'enlever maison par maison, et la tâche est lourde. Elle n'est pas cependant au-dessus du courage de nos admirables troupes.

Le communiqué officiel

Bordeaux, 20 Octobre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

En Belgique : Malgré de violentes attaques, l'armée belge s'est maintenue sur la ligne de l'Yser.

D'autres actions sont engagées dans la région d'Ypres, entre les forces alliées opérant de ce côté et des forces ennemies.

Notre aile gauche : Les Allemands tiennent toujours fermement les avancées de Lille, dans la direction d'Armentières, Fourennes et La Bassée.

Sur la Meuse, l'ennemi essaye, en vain, de repousser celles de nos troupes qui ont débouché sur la rive droite dans la presqu'île du Camp des Romains.

En résumé : Dans la journée du 19 nous avons fait quelques progrès de détail sur divers points du front.

En Russie : En Prusse orientale, et sur la Vistule, situation sans changement.

Les tentatives de franchissement au San, par les Autrichiens, ont été repoussées.

La bataille continue au sud de Przemysl, dans de bonnes conditions pour les Russes.

La bataille de Dixmude

Comment les Belges soutenus par les bâtiments anglais tiennent les Allemands en échec

Paris, 20 Octobre.

L'avance des troupes alliées se poursuit énergiquement jusqu'à Ronlers, à mi-chemin d'Ostende à Lille.

L'ennemi avait cherché, au moyen de sa grosse artillerie, à frayer un passage à son

liberté sur la situation militaire :

Paris, 20 Octobre.

Le lieutenant-colonel Rousset écrit dans la Liberté sur la situation militaire :

regardant, et se taisent. On entend, malgré le canon qui rugit, le piétinement des chevaux et le cahot des caissons sur les gros pavés de la place. Des feux de mitrailleuses crépissent dans le lointain, puis, cessant dans une heure interminable, un grand silence.

Enfin, de nouveaux pas de chevaux sonnent sous les fenêtres. Ceux qui peuvent se lever se précipitent à la porte. Les baïonnettes à la crosse, voilà deux hussards, sabre au clair. Ils précèdent un escadron.

CE SONT LES FRANÇAIS !

« Ce sont les Français ! »

« A son tour, le maître entre dans la salle d'ambulance. Derrière eux, il y a de l'infanterie, le 1^{er} régiment de ligne. Ils seront ici dans un quart d'heure.

Le capitaine blessé à F... redresse la tête en attendant ses mots :

« C'est mon régiment, dit-il, c'est mon régiment. Je veux les voir, habillez-moi, ma sœur, je vous en conjure, habillez-moi ! »

On hésite, il insiste, il pleure.

Enfin, on le tire de son lit. Sur son pansement, on agrafe un dolman de sous-officier, on le coiffe de son képi, on l'installe sur un fauteuil, et, avec un pansement d'acier, lentement, on le descend devant la porte.

Le soir meurt en traînée de pourpre sur les bois voisins. Le crépuscule incandescent, de reflets d'or les vitres de la petite pièce, et les premiers fantômes du... régiment de ligne débouchent d'un bon pas.

Le soleil, avant de disparaître, colore magnifiquement la poussière dont ils sont couverts. Le capitaine les a reconnus.

« Eux ! Ce sont eux ! Par ici mes petits gars... »

« Entourez, on l'embrasse.

« Vous vous croyez mort, capitaine. Ce que vous avez manqué ! Est-ce que les « Boches » sont loin d'ici ? »

Le capitaine rit, répond à tous, dit brièvement son histoire, demande des nouvelles.

« Alors, la défaite de la Marne, Chantilly, Paris, Orléans ? Des cochons ? Ah ! les cochons, je salue bien !... Vous n'avez pas perdu trop de monde, au moins ? A la bonne heure ! les petits gars, mais un tel ? »

« Et un tel ? »

« Ah ! vous avez échappé aux pruniaux allemands, mauvaise tête... »

Le colonel passe sur son gros cheval noir, il reconnaît le capitaine, un de ses meilleurs officiers. Il met pied à terre, l'embrasse, et puis le docteur donne l'ordre d'arracher le blessé à ces douces émotions, et, après une courte halte, le... régiment d'infanterie reprend sa marche en avant.

Le lendemain, on ramenait à la petite ambulance le colonel récemment atteint, mais le communiqué pouvait dire : « Nous avons progressé légèrement sur certains points dans la région de X... »

infanterie sur le front tenu par les Belges, mais sa canonnade n'a pas eu l'effet que les Allemands revenus d'Anvers escomptaient, car l'infanterie n'a pas donné, le fin de l'artillerie lourde n'ayant pas fait le champ libre.

Il est vrai que nos alliés ont été efficacement soutenus par le feu intense de quelques bâtiments de la flotte britannique qui se trouvaient dans un endroit bien choisi de la mer du Nord.

C'est là un résultat important et de nature à montrer ce que les forces alliées belges-anglaises et françaises dans une action commune sont capables de réaliser demain.

Le nouveau bombardement de la cathédrale de Reims

Les mensonges allemands pour le justifier

Paris, 20 Octobre.

Pour justifier un nouveau bombardement de Reims, les Allemands ont argué que nous avions placé des observateurs dans les tours de la cathédrale, et ils prétendent avoir remarqué des signaux lumineux.

C'est un nouveau mensonge. Il suffit, d'ailleurs, de se rendre compte de la situation, pour constater que nous n'avions aucun intérêt à placer des observateurs dans les tours, à demi-démolies du reste, et surtout à faire, de démolies de celles-ci, des signaux lumineux. Toute la plaine de Reims peut être surveillée, aussi bien et à un moindre danger des hauteurs avoisinantes. En outre, si nous avions eu des observateurs dans les tours de la cathédrale, il aurait suffi de les munir d'un téléphone pour leur permettre de communiquer les renseignements qu'ils auraient pu recueillir, et sans éveiller l'attention de l'ennemi.

Le bombardement de Cattaro

Les batteries françaises ont déjà réduit l'un des forts

Cettigné, 20 Octobre.

Le bombardement de Cattaro continue. Les neuf forts se trouvent tous sous le feu des batteries françaises du mont Loeben.

L'un d'eux a cessé de répondre au bombardement.

Sur mer

Un croiseur japonais coulé par une mine

Tokio, 20 Octobre (Officiel).

Le croiseur japonais Takachiko a heurté une mine dans la baie de Kiao-Tchéou, dans la nuit du 17 octobre et a coulé.

Il avait à bord 234 hommes d'équipage. Neuf hommes et un officier ont été sauvés.

Le croiseur japonais Takachiko a heurté une mine au cours d'une reconnaissance. Des contre-torpilleurs sont accourus immédiatement à son secours. Le croiseur coula très vite et l'obscurité rendit très difficile le sauvetage de l'équipage.

Vingt-quatre officiers, cinquante-quatre sous-officiers et cent quarante-neuf matelots ont péri.

Un typhon a détruit les pontons de débarquement à Kiao-Tchéou ; vingt marins japonais ont péri.

Les mines flottantes dans l'Adriatique

Rome, 20 Octobre.

Un télégramme de Trieste dit que le vapeur Metcovich a transporté, du sud de la Dalmatie, plusieurs soldats blessés au cours des combats avec les Monténégrins. Le Metcovich a mis trois jours pour arriver à Trieste. Il est impossible de se servir d'un vapeur plus grand et plus rapide. Un autre bâtiment ne pourrait pas franchir le canal de Narenta.

Le pavillon de la Croix-Rouge couvrait un appareil de T. S. F.

Notantes, par le vent, jusqu'à plusieurs kilomètres de distance.

Ce n'est qu'à la suite de différents essais qu'il fut établi à la forme des feuilles de la Zanonia de légères modifications qui lui donnent l'aspect d'ailes de pigeon.

Après avoir fait breveter son modèle, Ehrlich le proposa à l'Allemagne, où il fut bientôt adopté par l'administration militaire.

Un « Taube » peut s'élever, en huit minutes, au-dessus de mille mètres.

Le poids du pilote et de l'observateur, et peut ensuite voler pendant plus de 6 heures en parcourant un espace de 42 milles.

Au début de la guerre, l'Allemagne possédait environ 200 « Taubes ». Beaucoup, cependant, étaient déjà vieux et imprévisibles à un bon service.

L'Action Russe

Le prince Karageorgievitch dans l'armée russe

Pétrograde, 20 Octobre.

Le prince Arsène Karageorgievitch est arrivé ce matin à Pétrograde dans le but de servir dans l'armée russe.

Les effets de l'interdiction de la vente des alcools

Londres, 20 Octobre.

On mande de Pétrograde à la Morning Post au sujet de la température imposée aux Russes par les gouvernements alliés concernant l'interdiction de la vente des spiritueux.

Les femmes des paysans proclament que le ciel est descendu sur la poche des alcooliques de la guerre la plus sanglante qui ait jamais désole le monde. Le gouvernement a racheté tous les vodka qui mettaient antérieurement en vente pour la consommation du détail.

Un nouvel impôt a été mis sur les ingrédients entrant dans la fabrication de la bière. Le prix de la bière légère sera ainsi doublé lorsque la consommation de ce boisson sera de moitié.

Des pétitions arrivent tous les jours, provenant de nombreuses localités, principalement des districts ruraux, priant le gouvernement de rendre permise l'interdiction de la vente des spiritueux prononcée pour la durée de la guerre.

Des informations de Moscou, la ville qui est toujours la pierre d'achoppement de l'empire de l'Est, nous apprennent qu'on a dû ouvrir de nouvelles caisses d'épargne, et que cette nécessité se fait sentir également dans d'autres centres.

Les Russes ont eu plus l'occasion de dépenser leurs économies en boisson les portent maintenant aux caisses d'épargne.

Pétrograde, 20 Octobre.

L'alliance russe et l'abstinence, qui a pour but de combattre l'alcoolisme, a été envoyée à l'empereur une adresse solennelle de félicitation complète, et pour toujours, de la vente des spiritueux en Russie.

Le tsar, par un télégramme qui lui adressa sa grande reconnaissance, a répondu : « Je vous remercie, j'avais depuis longtemps décidé d'interdire à jamais les débits gouvernementaux d'alcool en Russie. »

Toute la presse accueille avec enthousiasme le télégramme par lequel le tsar déclare que les débits gouvernementaux d'alcool seront supprimés en Russie.

Les journaux et voient un nouveau programme, dont la conséquence immédiate sera la régénération de la Russie et sa transformation en pays sain et prospère.

La Novoté Vrieta constate qu'un des résultats heureux de la défense de la vente des spiritueux depuis le début de la guerre est que le nombre de suicides a diminué de 23 millions de roubles à celui des dépôts du mois de septembre de l'année passée.

La dévastation autrichienne en Pologne

Pétrograde, 20 Octobre.

Le ministre de l'intérieur a reçu des données sur la dévastation causée par l'invasion autrichienne dans les gouvernements de Lublin et de Kholm. Quatre mille deux cent cinquante familles ont été privées de leurs biens, et il a été incendié.

En Allemagne

Les épidémies dans les troupes allemandes

Amsterdam, 20 Octobre.

Le professeur Bessener, de Munster, envoyé à Metz pour prendre des mesures contre les épidémies, a constaté que les troupes allemandes souffrent de typhus et de pneumonie, et plusieurs cas de typhus se seraient produits.

Aussi on ne peut pas s'attendre à autre chose, fait remarquer le professeur, quand des soldats sont forcés de rester cinq jours, cinq nuits, dans des tranchées à moitié remplies d'eau.

Pendant ces cinq jours, il était impossible d'envoyer de nouvelles provisions, et les troupes qui étaient obligées de vivre avec les rations emportées dans leurs sacs, et devenues trempées par l'eau.

Les prisonniers russes se révoltent

Copenhague, 20 Octobre.

Un courrier de Pétrograde à Copenhague apprend qu'une émeute a éclaté, il y a quelque temps, dans le camp des prisonniers de guerre russes, près de Berlin, à la suite des durs traitements et de la mauvaise nourriture.

Trois Russes ont été tués et huit blessés. Le commandant du camp et plusieurs soldats de la garde ont été blessés.

Les maisons d'armement ont poussé à la guerre

Londres, 20 Octobre.

La maison Krupp, dit le Globe, régit la Gazette du Rhin et de Westphalie, Les Nouvelles de Hambourg et de six principaux journaux de Berlin.

La fabrique allemande d'armes et de munitions et la Compagnie des chantiers Vulkan, paient de gros subsides à des écrivains de la Deutsche Tages Zeitung, de la Tagliche Rundschau, qui gagnent honnêtement cet argent en suscitant des paniques au sujet de la marine.

Chacun se rappelle, sans doute, la manière bouddhiste des agents des maisons d'armement de pousser à la guerre, il y a quelques mois, la fameuse nouvelle d'une augmentation des armements en France, nouvelle qui fut télégraphiée à Berlin.

En somme, les grosses maisons d'armement en Allemagne ont fait tout ce qui dépendait d'elles pour amplifier la guerre actuelle, et le fait que l'usine Krupp a soulevé 30 millions de marks à la fin de la guerre, montre que la guerre patriotique est pour elles une source de gros bénéfices.

Le rôle de Saxe sur le front occidental

Copenhague, 20 Octobre.

La Gazette de Cologne annonce que le roi de Saxe a quitté Leipzig le 17 octobre, se rendant sur le front occidental.

En Angleterre

La guerre aux espions

Londres, 20 Octobre.

Un sujet allemand, ancien consul de Honfleur, a été condamné à Knutsford, à trois mois de prison pour changement suspect de résidence.

A Preston, le tribunal a condamné à six mois de prison un sujet allemand qui s'était engagé en septembre dans l'artillerie britannique.

A Reading, le tribunal a infligé six mois de travaux forcés à un espion allemand qui prétendait être sujet suisse, et venait d'être nommé directeur d'une fabrique de jouets. Aussitôt sa peine purgée, il sera remis entre les mains de l'autorité militaire.

A Londres, un Allemand, amateur de photographie, a été condamné à trois mois de travaux forcés pour avoir pris des photographies de deux croiseurs et de localités intéressantes au point de vue stratégique.

Les banques allemandes

Londres, 20 Octobre.

Sir William Plender, le 44^e nommé, par le Trésor, contrôleur des banques allemandes et autrichiennes à Londres.

On annonce que les succursales de la Deutsche Bank, de la Dresdner Bank, de la Discconto Bank et de la Anglo-Austrian Bank, établies en Angleterre, péleront, après l'expiration du moratorium concernant les renouvellements, le montant total des effets souscrits d'être renouvelés le 30 octobre, et, à partir de cette date, elles porteront l'intégralité de leurs autres dettes lorsqu'elles arriveront à échéance, mais aucune somme ne sera payée aux ennemis ni à leur profit.

L'armée anglaise

Les engagements volontaires sont près d'atteindre le million

Londres, 20 Octobre.

Sur un million d'hommes demandés par lord Kitchener, il y a deux mois, environ 780.000 se sont déjà engagés.

Toutes les troupes de l'empire britannique

Londres, 20 Octobre.

L'Allemagne commence à se rendre compte, dit le Globe, que les ressources de l'empire britannique ne sont pas limitées à celles de ses îles.

La réponse à l'appel aux armes a été admirable et instantanée, tant du Canada que de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

Le Sud-Africain est engagé dans une guerre sur ses propres frontières, mais il ne demande pas de secours, et les grands fédérations ont mis la plénitude de leur puissance à la disposition de l'empereur des Indes.

Les superbes contingents de Gurkhas et de Bengalis sont arrivés déjà. Nous venons de peine d'acquiescer à l'arrivée des Canadiens impatients de combattre avec eux, et nous attendons l'arrivée des représentants des autres grands dominions.

Nous avons le droit, et nous en usons, de mettre en ligne des gens de toutes races, de toutes langues, et de toutes couleurs, et tous sont prêts à donner leur sang pour le pays qui les a envoyés.

Notre ennemi est indigné de ce que nous mettons en campagne contre lui des troupes de toutes races, et il se plaint de ce que nous avons des troupes allemandes « civilisées ». Leurs peurs possèdent une civilisation antique, quand les autres sont des hommes actuels.

Leurs troupes sont armées de fusils et de longues périodes de luttés leur ont appris la manière dont la guerre doit être faite.

Is ne nous sommes jamais vus derrière la croix rouge, ils n'assassinent pas de femmes, d'enfants, et ils ne détruisent pas de villes sans défense.

La guerre comme des guerriers doit la faire, et non à la façon de conscrits ivres.

Dans la victoire comme dans la défaite, rien de leur conduite ne sera de nature à faire que nous soyons humiliés, et nous ne pouvons avoir honte de leurs camarades, et quand l'histoire de cette guerre viendra à l'esprit, nous serions bien surpris si elle contrastait défavorablement avec celle de nos ennemis, même les plus nobles.

Nous n'avons pas à faire l'apologie des troupes de nos ennemis, nous sommes en campagne, les Allemands peuvent-ils dire autrement ?

Somme toute, ils enlèvent maintenant les Rugaras, la plus féroce peuplade de toutes les tribus africaines, pour les soumettre dans les montagnes de l'Afrique. C'est un acte de bravoure, il avait été de règle qu'une dispute entre Européens en Afrique devait être solutionnée par les blancs, et que les indigènes devaient jurer et s'acquiescer.

Quelques-uns de nos soldats, d'exciter les passions natives, dans un continent où le nombre des noirs dépasse celui des blancs dans la proportion de vingt à un, nous nous sommes dévoués à leur élever nos superbes troupes hindoues contre les Boers. Les Zoulous eux-mêmes, lorsqu'ils combattaient contre nous, ont décliné de faire partie de nos troupes, parce qu'ils ne pourraient être contrôlés, ni pendant la bataille, ni après.

Il a été réservé aux Allemands de se montrer inférieurs ce jour et de voir leurs troupes et d'appeler à leur secours des sauvages dont l'unique notion de la guerre est de massacrer.

L'armée canadienne

Ottawa, 20 Octobre.

Des ordres ont été donnés dans plusieurs endroits de commencer immédiatement le recrutement.

Montréal, 20 Octobre.

Commentant le désir exprimé par les Canadiens de s'engager dans l'armée, le Globe dit : « Ce pays a l'honneur d'être le seul pays anglais aussi grande que celle qui accompagne Wellington en Belgique en 1815. »

L'Italie et la guerre

Le parti radical et la neutralité

Rome, 20 Octobre.

La direction centrale du parti radical, afin de neutraliser la propagande des socialistes unifiés et des cléricaux, en faveur de la neutralité absolue, a décidé d'organiser une propagande active pour l'indépendance et la conscience du pays afin de le persuader de la nécessité, pour l'Italie, d'être moralement prête à sortir de la neutralité.

Le parti socialiste et la neutralité

Rome, 20 Octobre.

Le professeur Mussolini, directeur de l'organe socialiste Avanti, ayant publié dans ce journal un article intitulé : « De la neutralité absolue à la neutralité vigilante et active » dans lequel il jugeait contradictoire le maintien du parti socialiste recommandant la neutralité absolue de l'Italie, la direction du parti socialiste, réunie à Bologna, discute depuis deux jours le cas Mussolini.

D'après une discussion longue et assez confuse, M. Arthur Vella a présenté un ordre du jour demandant la publication d'un nouveau manifeste du parti.

Mussolini a déclaré alors que si le manifeste s'élevait contre les vues exposées dans l'article incriminé, il se verrait dans l'obligation de démissionner de ses fonctions de directeur du journal.

En fin de compte, aucune décision n'a encore été prise, mais on prévoit qu'une session se produira dans le parti.

La vie dans les caves

Mardi, vers neuf heures et demie du matin, un premier obus tombant sur l'Hôtel de Ville traversa la loge du concierge. Ce fut le signal du bombardement. Personne n'y attendait. Dans les rues, ce fut une fuite éperdue. Se pressant, se bousillant, les hommes, les femmes, les enfants, dans une panique qui montait vers lui ne l'ont pas attendu, coururent devant eux jusqu'à perdre haleine. Beaucoup tombèrent pour ne plus se relever.

Des bandes gagnèrent la campagne et passèrent par les champs, et se cachèrent dans les ronces, ou campèrent en plaines champs, au milieu des terres de labour. Ils errèrent ainsi, pendant des jours, mécontents, affamés, terrifiés, parce qu'ils attendaient, fortifiés par la vue des flammes sinistres qui, le soir, illuminaient le ciel.

En Autriche

La disette se fait sentir

Vienne, 20 Octobre.

Le ministère de l'Agriculture autrichien a interdit d'acheter, par la vente au marché, des vaches et des cochons, et a limité l'autorisation des autorités locales. Cette mesure a été prise par suite du déficit en approvisionnement de bétail de nos voisins, en raison de la consommation anormale de viande de veau en Autriche.

En regard à la hausse constante du prix de

la farine, le ministre du Commerce recommanda de faire du pain normal, dit pain de guerre, composé d'un mélange de farine de blé, de seigle et d'orge, ou bien de farine de maïs et de féculé de pommes de terre.

Le commandant de la 3^e armée était enrhumé...

Vienne, 20 Octobre.

Le général von Auffenberg, ancien commandant de la troisième armée, a dit à un rédacteur du journal hongrois Esti Ujsag, qu'ayant été atteint d'un très gros rhume et d'une légère attaque de dysenterie, il avait dû céder son poste à un autre. Pour le moment, il reste chez lui et attend une nouvelle décision de l'empereur.

Le général von Auffenberg dit qu'il est impossible de décider la fin de la guerre. Ce qui est certain, c'est que l'Autriche-Hongrie ne cédera pas, et que peut-être l'épuisement de l'ennemi lèvera le dénoûment.

Dans les Balkans

Les Allemands transportent leur or à Constantinople

Londres, 20 Octobre.

Le correspondant du Times à Athènes apprend de sources sûres que les Allemands ont dû transporter à Constantinople un million de livres d'or à Constantinople.

En Albanie

Rome, 20 Octobre.

Des passagers arrivés à Brindisi rapportent qu'Essad pacha aurait appelé sous ses armes tous les Albanais de 18 à 40 ans, pour combattre les Malissores.

Durazzo accepterait le gouvernement d'Essad pacha.

Kiamli bey aurait été arrêté.

Les réfugiés de la vallée de l'Alona est envahie par des Épiotes manquant de tout.

En Grèce

Athènes, 20 Octobre.

Les membres de l'opposition ont demandé à interpeller le gouvernement sur la question des réfugiés et celle des îles de la mer Egée.

RÉCITS DE GUERRE

Dans Arras bombardée

Paris, 20 Octobre.

Notre confrère de Feuillères, du Petit-Paris, a pu pénétrer dans la malheureuse ville d'Arras, et il fait de son voyage au milieu des décombres de la vieille cité picarde une émouvante relation.

Je suis entré à Arras par la porte Baudouin, comme d'habitude, heures après-midi, venant de sonner. Le temps était pluvieux et doux. Sur les vieux remparts de Vauban, des gamins jouaient au soldat. Les regards, sur les murailles, cherchaient sans succès et presque non envie.

Un coup de canon éclata, puis un autre, puis un autre encore. Ce fut dans l'air, comme un grand déchirement. Les gamins firent une pause, l'un d'eux, un petit bonhomme joufflu, les cheveux blancs et broussaillés, dit à ses camarades en remontrant une collette qui s'obstinait à quitter ses épaules grises : — Il n'y a pas de danger, c'est nous qui tirons.

Et, sur cette assurance donnée avec un ton qui ne souffrait pas de réplique, la bande continua son jeu.

Depuis dix jours, la canonnade fait rage. Les tréves sont courtes. La nuit, l'infanterie allemande sort des tranchées où elle se tient terré pendant le jour, et essaye de surprendre les notes par des attaques brusques, au cours desquelles elle déploie une vigueur extraordinaire. Cette opération dans une nuit, de nombreux soldats ont été tués, et les batteries cherchent les poitrines, des fusillades terribles qui se prolongent jusqu'à l'aube.

Ces tentatives vaines, sans cesse renouvelées, déconcertent les officiers prussiens qui croyaient entrer à Arras comme à Lille, après des combats dont l'issue ne leur paraissait guère douteuse. Ils ont été surpris par une résistance qu'ils n'avaient pas prévue. Il y aura bientôt deux semaines qu'ils sont cloûés là, à quatre kilomètres de la ville, sans pouvoir aller plus loin, et ils ont fait de toutes leurs vœux, malgré tous leurs efforts, pour se venger, ils l'ont bombardée.

Sous la mitraille

La pluie de fer et de feu qu'ils ont fait tomber sur elle a été un aveu d'impuissance qu'ils renouvelaient peut-être. C'est dans les éventails ennemis. Ceux qui sont restés le savent, ils sont enfoncés dans les tranchées, et ils attendent que l'ennemi abandonne leurs foyers. Ils vivent dans l'angoisse du lendemain. Au-dessus de leurs murs qui tremblent, les obus passent, et ils attendent que se prolonge et coupe l'air, le bruit d'un navire fend la mer, c'est un obus français. Leurs oreilles, maintenant exercées, le distinguent parfaitement de l'autre qui siffle avec un léger mugissement de sirène.

C'est sous ce feu d'artillerie que j'ai visité la ville. Chemin faisant, un projectile mal pointé a gravement blessé une femme, et une autre a été tuée. Les débris de la maison, qui au coin d'une rue déserte, s'élevaient instables pour faire la « popote ». Je les vis encore, se démantelant autour d'une marmite sur laquelle les Allemands avaient installé leurs soins. L'un l'empressait de pommes de terre, l'autre achevait de la bien caler avec des cailloux, le troisième, penché sous elle, souffrait de la pluie et du vent.

Deux heures plus tard, quand je repassai au même endroit, le feu flambait et la marmite roula dans le milieu de trois cadavres !

Les Allemands ont fait de nombreuses tentatives, mais ils ont été repoussés. Ils ont fait de nombreuses tentatives, mais ils ont été repoussés. Ils ont fait de nombreuses tentatives, mais ils ont été repoussés.

Le parti radical et la neutralité

Rome, 20 Octobre.

La direction centrale du parti radical, afin de neutraliser la propagande des socialistes unifiés et des cléricaux, en faveur de la neutralité absolue, a décidé d'organiser une propagande active pour l'indépendance et la conscience du pays afin de le persuader de la nécessité, pour l'Italie, d'être moralement prête à sortir de la neutralité.

Le parti socialiste et la neutralité

Rome, 20 Octobre.

Le professeur Mussolini, directeur de l'organe socialiste Avanti, ayant publié dans ce journal un article intitulé : « De la neutralité absolue à la neutralité vigilante et active » dans lequel il jugeait contradictoire le maintien du parti socialiste recommandant la neutralité absolue de l'Italie, la direction du parti socialiste, réunie à Bologna, discute depuis deux jours le cas Mussolini.

D'après une discussion longue et assez confuse, M. Arthur Vella a présenté un ordre du jour demandant la publication d'un nouveau manifeste du parti.

Mussolini a déclaré alors que si le manifeste s'élevait contre les vues exposées dans l'article incriminé, il se verrait dans l'obligation de démissionner de ses fonctions de directeur du journal.

En fin de compte, aucune décision n'a encore été prise, mais on prévoit qu'une session se produira dans le parti.

La vie dans les caves

Mardi, vers neuf heures et demie du matin, un premier obus tombant sur l'Hôtel de Ville traversa la loge du concierge. Ce fut le signal du bombardement. Personne n'y attendait. Dans les rues, ce fut une fuite éperdue. Se pressant, se bousillant, les hommes, les femmes, les enfants, dans une panique qui montait vers lui ne l'ont pas attendu, coururent devant eux jusqu'à perdre haleine. Beaucoup tombèrent pour ne plus se relever.

Des bandes gagnèrent la campagne et passèrent par les champs, et se cachèrent dans les ronces, ou campèrent en plaines champs, au milieu des terres de labour. Ils errèrent ainsi, pendant des jours, mécontents, affamés, terrifiés, parce qu'ils attendaient, fortifiés par la vue des flammes sinistres qui, le soir, illuminaient le ciel.

En France

En Conseil général d'Oran

Oran, 20 Octobre.

Le Conseil général a adopté une adresse de confiance au président de la République et au gouvernement. Il a adopté également une proposition tendant à contracter un emprunt de un million qui servirait à aider aux populations des départements envahis.

Les sympathies de l'Amérique

Bordeaux, 20 Octobre.

De nombreux témoignages de sympathie continuent à arriver des États-Unis, notamment de la région ouest, au profit de la Croix Rouge Française vient de recevoir une somme de 25.000 francs, produit d'une collecte improvisée à Los Angeles (Californie), pendant un examen party.

La saisie à Marseille de Maisons allemandes

Les opérations du Parquet. — Les premières saisies. — Elles seront suivies de pas mal d'autres.

Conformément au récent décret rendu sur la proposition du garde des Sceaux, le Parquet de notre ville — comme l'ont fait, d'ailleurs, tous les Parquets de France — s'est empressé de rechercher les maisons allemandes ayant leur siège social ou leurs succursales à Marseille pour en effectuer la saisie.

Après une enquête préalable confiée à nos différents services de la police, ces opérations ont commencé presque aussitôt et ont donné d'excellents résultats.

C'est ainsi qu'à l'heure actuelle il a été procédé à la saisie de quatre maisons allemandes et des marchandises leur appartenant.

La première saisie a été opérée à l'encontre de la maison Spreid, de Paris, représentant en France une importante société métallurgique de Francfort. Cette maison s'était fait précéder, ces temps derniers, par la Société des Mines du Tonkin, une quantité notable de minerai de zinc, dont la valeur dépassait 100.000 francs. Cette marchandise avait été momentanément mise en magasin, après débarquement, aux Docks Entreposés de notre ville. Le Parquet a aussitôt fait mettre l'embarcadour sur ce minerai.

La deuxième saisie à laquelle a procédé le Parquet concernait une maison de tailleur, par dames, qui dirigeait un sujet tennant un magasin de vêtements, rue Saint-Jacques. En vertu de l'ordonnance de M. Gabelert, commissaire de police du III^e arrondissement, s'est rendu en cet endroit et a fait mettre en lieu sûr marchandises et matériel.

La troisième opération a eu pour objectif une maison de commission de notre ville, dirigée par les frères Hoefler, consignataires de marchandises, qui avaient dû probablement être fixés sur les intentions hostiles de leur gouvernement, avaient quitté, dare-dare, notre ville la veille de la mobilisation. Ils avaient tenté de fuir, mais ils n'avaient pu échapper à l'œil de nos services de police. Ils ont été saisis, et leurs marchandises ont été mises sous séquestre.

La quatrième saisie — certainement la plus importante — a été opérée hier : elle concerne l'Hôtel Noailles et Marquis, rue Noailles, d'un Allemand, du nom de Bilmaier, était propriétaire.

C'est sur les renseignements recueillis par la spécialité et à la suite d'une lettre de M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, adressée au Parquet le cas du nommé Bilmaier, que la saisie a été opérée.

L'hôtel a été aussitôt mis sous séquestre. C'est M. Camphour, receveur des contributions de Marseille, qui a été désigné comme sequestre avec mandat de procéder à la fermeture immédiate de l'hôtel, de saisir toutes les sommes ou valeurs existant dans l'hôtel, et de l'établissement de percevoir celles qui pourraient être dues par les voyageurs se trouvant à l'hôtel.

Cette dernière saisie, pratiquée à l'encontre d'un établissement particulièrement connu, placé sur une voie des plus centrales, ne pouvait passer inaperçue. Aussi bien une foule énorme n'eût-elle pas manqué de stationner devant l'hôtel, attendant que le jour se poursuivait à l'intérieur les opérations du sequestre.

Il ajoutons que les saisies ordonnées par le Parquet ne se limitent pas à celles des marchandises d'être effectuées. Au fur et à mesure que parviendront à la justice les renseignements concernant d'autres maisons allemandes, les marchandises et valeurs existant dans ces maisons seront saisies et mises sous séquestre.

Il n'est pas douteux qu'en pareille matière tous les bons Français s'empresseront de faciliter la tâche de nos magistrats.

CHARLES VARIANT

La Faculté Libre de Droit

M^r Vial est nommé doyen en remplacement de M^r F.-C. Autran

La Faculté Libre de Droit de Marseille a tenu ce matin une nouvelle assemblée générale d'administrateurs et des professeurs, sous la présidence de M. A. Chanot, président de la Commission administrative. Cette réunion avait pour objet la nomination d'un doyen en remplacement de M. F. C. Autran, démissionnaire.

Assistants à cette séance : M. E. Pierre, maire de Marseille, administrateur-délégué ; M. Valentin Gros, trésorier ; MM. F. C. Autran, Bally, Félix Barthélémy, Pierre Roux, administrateurs, et tous les professeurs de la Faculté, à l'exception de M. M. Bresson, Teissière et Thumit, mobilisés. M. Emile Fabre, absent, s'était fait excuser.

Après avoir donné lecture de la lettre de démission de M. Autran, M. le président exprime à celui-ci les regrets qu'administrateurs et professeurs éprouvent de sa démission et à des raisons de santé. Il lui adresse au nom de tous les professeurs et de la Faculté, à l'exception de M. Bresson, Teissière et Thumit, ses compliments pour l'état de prospérité que, sous sa direction, la Faculté Libre de Droit a atteint. Il se félicite de ce qu'il a bien voulu demeurer comme professeur dans le corps enseignant et il propose à l'assemblée de nommer M. Autran, doyen honoraire.

Ces paroles ainsi que cette proposition sont accueillies par des applaudissements et M. Autran est nommé à l'unanimité doyen honoraire de la Faculté.

M. le président indique ensuite à l'assemblée qu'il y a lieu de désigner un doyen en remplacement de M. Autran.

La séance est quelques instants suspendue, M. Pierre Roux, l'un des administrateurs,

blessés, A. Aivali, un détachement militaire a occupé la métropole grecque, et on a égaré des moutons dans l'église même.

Dans la capitale elle-même, les sujets hellènes subissent des mauvais traitements. Ainsi, M. Sideris et son fils ont été conduits au poste de police de Chamzi Pacha, où ils furent maltraités par le chef du poste au point de perdre connaissance.

M. Dimitri Vitalis subit le même sort au commissariat de police de Sirakidi. On cite encore MM. Kiriskis, Iani et Solon Loukissis, qui ont été en butte aux mauvais traitements dans la maison d'arrêt de la Cour martiale.

En France

En Conseil général d'Oran

Oran, 20 Octobre.

Le Conseil général a adopté une adresse de confiance au président de la République et au gouvernement. Il a adopté également une proposition tendant à contracter un emprunt de un million qui servirait à aider aux populations des départements envahis.

Les sympathies de l'Amérique

Bordeaux, 20 Octobre.

De nombreux témoignages de sympathie continuent à arriver des États-Unis, notamment de la région ouest, au profit de la Croix Rouge Française vient de recevoir une somme de 25.000 francs, produit d'une collecte improvisée à Los Angeles (Californie), pendant un examen party.

La saisie à Marseille de Maisons allemandes

Les opérations du Parquet. — Les premières saisies. — Elles seront suivies de pas mal d'autres.

Conformément au récent décret rendu sur la proposition du garde des Sceaux, le Parquet de notre ville — comme l'ont fait, d'ailleurs, tous les Parquets de France — s'est empressé de rechercher les maisons allemandes ayant leur siège social ou leurs succursales à Marseille pour en effectuer la saisie.

Après une enquête préalable confiée à nos différents services de la police, ces opérations ont commencé presque aussitôt et ont donné d'excellents résultats.

C'est ainsi qu'à l'heure actuelle il a été procédé à la saisie de quatre maisons allemandes et des marchandises leur appartenant.

La première saisie a été opérée à l'encontre de la maison Spreid, de Paris, représentant en France une importante société métallurgique de Francfort. Cette maison s'était fait précéder, ces temps derniers, par la Société des Mines du Tonkin, une quantité notable de minerai de zinc, dont la valeur dépassait 100.000 francs. Cette marchandise avait été momentanément mise en magasin, après débarquement, aux Docks Entreposés de notre ville. Le Parquet a aussitôt fait mettre l'embarcadour sur ce minerai.

La deuxième saisie à laquelle a procédé le Parquet concernait une maison de tailleur, par dames, qui dirigeait un sujet tennant un magasin de vêtements, rue Saint-Jacques. En vertu de l'ordonnance de M. Gabelert, commissaire de police du III^e arrondissement, s'est rendu en cet endroit et a fait mettre en lieu sûr marchandises et matériel.

La troisième opération a eu pour objectif une maison de commission de notre ville, dirigée par les frères Hoefler, consignataires de marchandises, qui avaient dû probablement être fixés sur les intentions hostiles de leur gouvernement, avaient quitté, dare-dare, notre ville la veille de la mobilisation. Ils avaient tenté de fuir, mais ils n'avaient pu échapper à l'œil de nos services de police. Ils ont été saisis, et leurs marchandises ont été mises sous séquestre.

La quatrième saisie — certainement la plus importante — a été opérée hier : elle concerne l'Hôtel Noailles et Marquis, rue Noailles, d'un Allemand, du nom de Bilmaier, était propriétaire.

C'est sur les renseignements recueillis par la spécialité et à la suite d'une lettre de M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, adressée au Parquet le cas du nommé Bilmaier, que la saisie a été opérée.

L'hôtel a été aussitôt mis sous séquestre. C'est M. Camphour, receveur des contributions de Marseille, qui a été désigné comme sequestre avec mandat de procéder à la fermeture immédiate de l'hôtel, de saisir toutes les sommes ou valeurs existant dans l'hôtel, et de l'établissement de percevoir celles qui pourraient être dues par les voyageurs se trouvant à l'hôtel.

Cette dernière saisie, pratiquée à l'encontre d'un établissement particulièrement connu, placé sur une voie des plus centrales, ne pouvait passer inaperçue. Aussi bien une foule énorme n'eût-elle pas manqué de stationner devant l'hôtel, attendant que le jour se poursuivait à l'intérieur les opérations du sequestre.

Il ajoutons que les saisies ordonnées par le Parquet ne se limitent pas à celles des marchandises d'être effectuées. Au fur et à mesure que parviendront à la justice les renseignements concernant d'autres maisons allemandes, les marchandises et valeurs existant dans ces maisons seront saisies et mises sous séquestre.

Il n'est pas douteux qu'en pareille matière tous les bons Français s'empresseront de faciliter la tâche de nos magistrats.

CHARLES VARIANT

La Faculté Libre de Droit

M^r Vial est nommé doyen en remplacement de M^r F.-C. Autran

La Faculté Libre de Droit de Marseille a tenu ce matin une nouvelle assemblée générale d'administrateurs et des professeurs, sous la présidence de M. A. Chanot, président de la Commission administrative. Cette réunion avait pour objet la nomination d'un doyen en remplacement de M. F. C. Autran, démissionnaire.

Assistants à cette séance : M. E. Pierre, maire de Marseille, administrateur-délégué ; M. Valentin Gros, trésorier ; MM. F. C. Autran, Bally, Félix Barthélémy, Pierre Roux, administrateurs, et tous les professeurs de la Faculté, à l'exception de M. M. Bresson, Teissière et Thumit, mobilisés. M. Emile Fabre, absent, s'était fait excuser.

Après avoir donné lecture de la lettre de démission de M. Autran, M. le président exprime à celui-ci les regrets qu'administrateurs et professeurs éprouvent de sa démission et à des raisons de santé. Il lui adresse au nom de tous les professeurs et de la Faculté, à l'exception de M. Bresson, Teissière et Thumit, ses compliments pour l'état de prospérité que, sous sa direction, la Faculté Libre de Droit a atteint. Il se félicite de ce qu'il a bien voulu demeurer comme professeur dans le corps enseignant et il propose à l'assemblée de nommer M. Autran, doyen honoraire.

Ces paroles ainsi que cette proposition sont accueillies par des applaudissements et M. Autran est nommé à l'unanimité doyen honoraire de la Faculté.

M. le président indique ensuite à l'assemblée qu'il y a lieu de désigner un doyen en remplacement de M. Autran.

La séance est quelques instants suspendue, M. Pierre Roux, l'un des administrateurs,

Si la guerre éclateit entre l'Italie et l'Autriche...

Montpellier, 20 Octobre.

Le journaliste espagnol M. Sanchez Gallardo, professeur d'école normale à Madrid, et envoyé spécial de El Radical en Autriche, était de passage à Montpellier.

Il nous a dit qu'il avait été expulsé de Trieste dans les conditions suivantes : Il avait écrit, en journaliste soucieux de se documenter, un meeting où on avait parlé, sans indulgence, de la guerre européenne. Un espion le dénonça. Un agent italien à la suite au palais du gouverneur militaire, où on lui tint ce langage : Nous ne vous expulsions pas, mais nous nous donnons le sage conseil de partir au plus tôt, car si vous êtes victime de quelque accident, qu'on ne pourrait pas d'exploiter contre nous. Vous pourriez recevoir un coup de poignard ou une balle de revolver, et nous ne saurions vous protéger.

Nous ne sommes pas sûr qu'un certain nombre d'italiens ont été assassinés par des gens qu'on disait à la solde de la police autrichienne. Il se résigna donc à fuir en compagnie de journalistes romains expulsés.

Si la guerre éclate entre l'Italie et l'Autriche, on peut s'attendre à un massacre général des Italiens en Autriche, nous dit M. Sanchez Gallardo. Dans un journal de Madrid, je vais commencer une campagne documentée contre la barbarie germanique.

L'Affaire du sous-marin de La Spezia

Le lieutenant Belloni serait à Marseille

Il y a deux semaines environ, un sous-marin construit pour le compte de la Russie dans les chantiers de La Spezia disparaissait soudainement. Le lieutenant de vaisseau Belloni, qui commandait le sous-marin, avait beaucoup de ces affaires, et on s'attendait à ce qu'il n'aurait pas de nouvelles, trois jours après, le bâtiment, le lieutenant Belloni et l'équipage du sous-marin étaient retrouvés à Ajaccio. Dès le commencement de l'enquête, aussitôt ordonnée, on crut à un coup de tête du lieutenant Belloni et il apparut que l'affaire n'aurait pas de suites sérieuses.

Mais les journaux de France ont récemment discuté sur le point de savoir si le sous-marin sera ramené à La Spezia ou si on le conduira en Russie. Il est encore à Ajaccio, où l'administration française procède à des investigations ; les hommes de l'équipage, trouvant le temps long, s'inquiètent de la mauvaise saison qui avance et écrivent à leurs familles pour leur faire connaître leurs efforts de rechange. Tout ceci semble indiquer que l'affaire est beaucoup moins claire qu'on me croyait tout d'abord.

D'après un de nos confrères italiens à Paris, un lettre du lieutenant Belloni, de Marseille à un de ses amis italiens. Le lieutenant Belloni proteste avec véhémence contre l'accusation qui lui est faite. On a laissé entendre qu'il avait été arrêté, et qu'il avait été conduit à Paris où il se trouvait de la plénitude de ses facultés mentales. Cette assertion ne souleva pas de tout un lieutenant Belloni, qui dans la même lettre, déclara qu'il va se battre avec ses collègues, après qu'il quittera la France pour un pays qu'il ne désigne pas.

Terrible Drame rue des Economies

Il abat sa maîtresse à coups de revolver et se tranche la gorge

Un drame, qui a profondément ému le voisinage, s'est déroulé hier matin, rue des Economies, au quartier du Rouet, les mobiles de ce drame paraissent devoir être attribués à la jalouse. Voici d'ailleurs, émouvantes circonstances il fut découvert :

D'une chambre du garni, 22, rue des Economies, des cris de douleur et d'effroi furent suivis de deux coups de feu, étaient entendus hier matin à 6 heures et demie, et la plus vive émotion, les autres locataires du meublé et de l'immeuble accoururent. Le port de la chambre était fermée intérieurement. On enfouit. Un homme et une femme s'étaient jetés sur le sol. On les releva, et on constata qu'il s'agissait de deux cadavres. La police fut bientôt avisée, et les deux hommes, commissaire du quartier, se rendit en toute diligence sur les lieux, avec son secrétaire, M. Bernart. Après les constatations médico-légales, le magistrat recueillit les éléments de l'enquête de police.

Ce couple logeait au meublé depuis huit jours. Il avait précédemment habité un autre meublé, 38, rue du Musée. Elle, Marguerite Morgaria, épouse Chou, âgée de 40 ans, avait récemment abandonné son mari et ses trois enfants pour suivre un ouvrier ébéniste, Italien, comme elle, Dominique Calanducci, âgée de 41 ans.

Qu'elle était passée entre eux, dans la chambre 22, rue des Economies, elle avait été tuée. Mais une discussion, sans doute provoquée par le meublé, avait eu lieu. Elle avait été entendue quelques instants auparavant. Des cris de douleur et des coups de feu avaient suivi. Les cris de douleur furent expliqués par cette constatation que le mari du vitriol fut retrouvé parmi le sang. Le sang et les mains de la défunte étaient en fait de l'urine par le coorsol.

Avant de tirer sur sa victime, le meurtrier lui avait jeté du vitriol. Et c'est pendant que, tournée par les brûlures du liquide corrosif, elle malheureuse se débattait et criait, qu'il l'abattit, à bout portant, de deux coups de revolver.

Ce fut très probablement alors que l'on trouva à la porte. Le meurtrier eut conscience de sa faute et de son crime, il avait jeté le revolver. Il prit un rasoir et, d'un seul coup, il se trancha la gorge. Il s'abattit comme une masse. Les voisins ne retrouvèrent que deux cadavres.

Le magistrat a ordonné le transport des cadavres au dépôt de Saint-Pierre. Un agent chargé de garder la chambre dans laquelle le drame venait de se dérouler, jusqu'à ce que la justice ait suivi son cours.

